

Fraterniser devant un baignolet, par Armand Vautier – La Patrie vaudoise, Lausanne, 1903 –

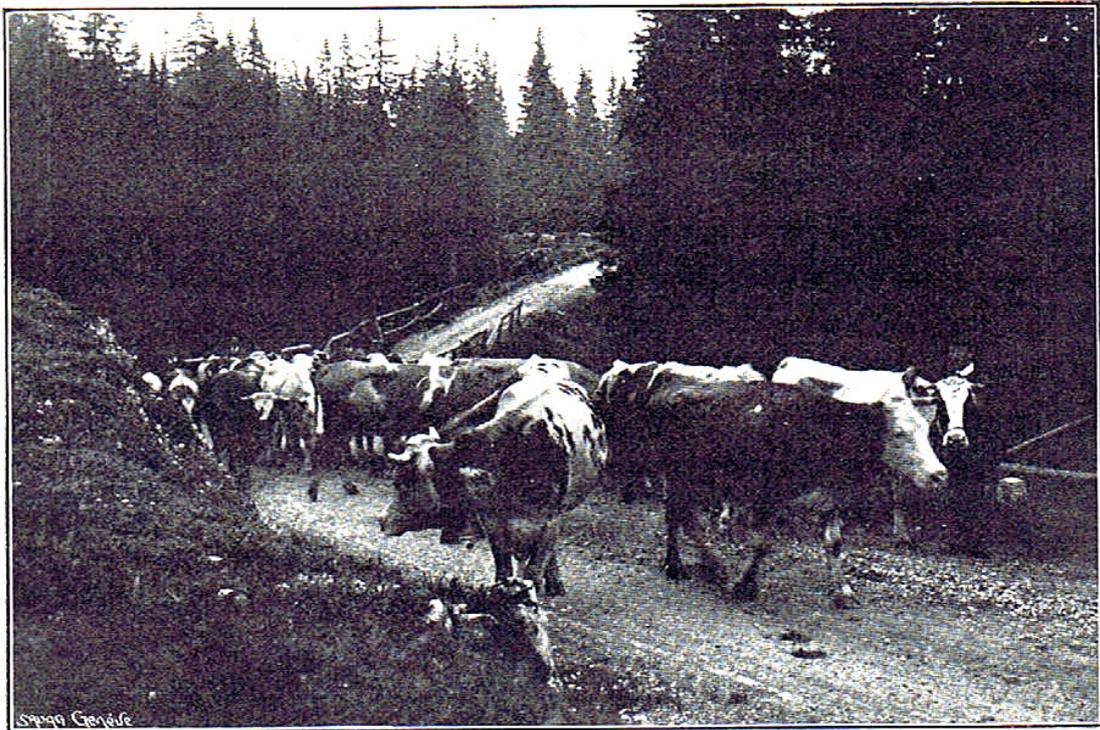
Nous ne ferons ici que reprendre les agréables propos de notre auteur qu'agrémenteront une ou deux photos de Frédéric Boissonnas.

Ce n'est point délaïsser la poésie que de prendre la route qui mène du Brassus à Bière. Voici déjà la Vallée à nos pieds : paysage discret, où l'azur tient la grande place, au-dessus des lignes parallèles des forêts, des champs et des eaux. Il y a de la poésie encore sur le plateau mélancolique que nous traverserons pour arriver au Marchairuz. Certes, il est, même dans le Jura, des vallons plus riants, plus mouvementés, couronnés de sommets plus crânement dessinés que ce brave Mont Tendre qui n'est au fond qu'un renflement. Et, tout de même, on sent qu'on est ici dans la montagne. Non pas dans la grande montagne, avec ses inexprimables beautés et ses chemins de fer à crémaillère : le Marchairuz est un passage honnête à l'usage des gens du pays, une bonne route campagnarde, qui vient sur les hauteurs voir si les vaches s'y trouvent bien et respirer l'air des forêts. Ainsi montent parfois ceux d'en bas s'asseoir au foyer des chalets, où fraternisent devant un baignolet de crème la blouse bleue du paysan et le gilet de l'armailli, à liseré rouge, à boutons de corne. C'est la



L'asile du Marchairuz

vie pastorale, saine et forte, que nous trouvons ici, la bonne vie qui, toujours, rappelle ceux qui l'on menée quelque temps. Avec la sève qui monte, son attrait se fait irrésistible. On a bien, peut-être, au village, une place avantageuse : n'importe ! il faut aller là-haut. Déjà mai s'achève, il est temps de partir. Sur toutes les routes de la plaine s'ébranlent les troupeaux ; en approchant de la montagne, ils convergent vers un même point, vers un dernier village où commence la grande montée. Toute la nuit c'est un défilé pittoresque, un bruit assourdissant de sonneries, de meuglements, de rappels à n'en pas fermer l'œil. Devant la dernière pinte, chaque troupeau stationne un moment. Mais en voici d'autres qui viennent et doivent attendre leur tour ; le parapluie en sautoir, les vachers se démènent, crient, brandissent leur canne ornée de gros clous jaunes et d'un beau mouchet rouge. Les premiers arrivés vident à la hâte un dernier litre, la colonne se reforme, la côte s'emplit bientôt de la musique des campagnes, et tandis que les sons s'éloignent on entend, du côté d'en bas, la basse des toupins annoncer de nouveaux troupeaux. L'asile du Marchairuz les voit arriver au petit matin. Et, là encore, c'est une halte bruyante : les génisses folâtres ne tiennent pas en place ; le taureau, mis en belle humeur, s'amuse à franchir les barrières ; les robustes chevaux qui amènent le train de montagne s'ébrouent devant la mangeoire ; et les petits veaux, conduits en char, s'étonnent dans leur caisse de tout ce branle-bas et se remémorent, un peu inquiets, les recommandations de leur maman : cette bonne matrone de vache, qui tient la tête du troupeau, avec le boute-cul et un beau bouquet de dahlias plantés entre les cornes.



La montée du troupeau au Marchairuz

Quelques troupeaux ont encore à fournir une longue étape et s'en vont jusqu'en France. La plupart s'arrêtent dans ces pâturages répandus tout le long du Mont tendre, parallèlement à la Vallée, dans une dépression prolongée jusqu'au Mollendruz, et au sud jusque vers Saint-Cergues. On l'appelait autrefois vallée des Amburnex. Un des chalets qui y sont campés a monopolisé ce nom. Sur le versant oriental une combe plus étroite, plus profonde et moins longue abrite aussi de beaux estivages. Là va retentir toute la saison la youtze des bergers, à moins, pourtant, que la fièvre aphteuse ne les rende soucieux et ne les retienne de jeter aux échos ces joyeuses huchées. Mais pourquoi évoquer ce spectre redoutable ? L'herbe a poussé, drue, odorante ; l'étoile bleue des gentianes sourit à tous les yeux et le daphné tapisse de rose jusqu'aux rochers du pâturage. Dans les bons coins, - il faut les connaître, et quand on les connaît ne les dire à personne, - quelques touffes de rhododendrons fourniront des bouquets pour le dimanche où l'on descendra trouver au village quelque amie. Tout s'annonce à merveille, et déjà le fruitier voit s'élever en rêve les hautes piles de fromages. Qu'on ne lui conteste pas ce titre de fruitier, venu tout droit du latin et qu'il porte avec plus de raison qu'un marchand de pommes ou de poires. N'a-t-il pas amodié la montagne et n'en a-t-il pas l'usufruit ? Ce nom, d'ailleurs, ne lui appartiendrait pas moins légitimement, s'il devait, comme plusieurs le pensent, être rapporté au mot fret qui, dans le patois fribourgeois, signifie un fromage.

Après les troupeaux, le Marchairuz verra monter de la plaine ou de la Vallée des promeneurs nombreux. On y célébrera peut-être quelque fête rustique, quelque réunion religieuse. Ou bien l'on rayonnera de là sur les sommets voisins, au Mont-Tendre (1681 m.), où l'on voit s'ouvrir une baume insondable ; à la Coentnaz, d'où la vue est si belle ; au Mont de Bière (1524), qui est tout proche. Mais arrivent d'autres voyageurs, qui ont d'autres soucis en tête. Faux à l'épaule, covai à la ceinture, ce sont les faucheurs d'en bas qui ont fini les foins et vont à la Vallée y tracer les nouveaux andains. Avec l'automne, le défilé des troupeaux recommencera, et celui des chars de fromage, ou des racines aussi de la grande gentiane jaune. Arrachées dans les pâturages, elles fourniront, une fois distillées, une liqueur tonique. Désormais de rares passants ou de bûcherons plus nombreux s'arrêteront seuls à l'asile.